

Justes parmi les Nations

Cécilia et Paul Pellet

Par Pierre Prieur et Bernard Lefebvre

C'est par un début d'après-midi ensoleillé que, le dimanche 16 décembre, s'est déroulée la cérémonie de remise de la médaille des « Justes parmi les Nations » à Madame Yvette Pellet (épouse Lefebvre) à titre posthume pour ses parents Cécilia et Paul Pellet. Cette cérémonie émouvante marquait la reconnaissance officielle des actes généreux de Cécilia et Paul Pellet envers Madame Yetti Fertig et sa fille Anna pendant les années de guerre. Leurs noms sont maintenant gravés sur le mur des Justes, au mémorial de la Shoah à Jérusalem.

Les personnes reconnues après enquête « Justes parmi les Nations » reçoivent de l'Institut Yad Vashem un diplôme d'honneur ainsi qu'une médaille gravée à leurs noms sur laquelle la phrase suivante du Talmud est citée : « Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier ».

Monsieur Gérard Agam, Maire de Saint-Antonin, accueillait ce jour-là des personnalités qui par leur présence tenaient à rendre un hommage officiel à Cécilia et Paul Pellet : Monsieur Fabien Sudry Préfet du Tarn et Garonne, Madame Israëla Peri-Probstein Consul d'Israël à Marseille, le Docteur Albert Seifer délégué Régional du Comité Français pour Yad Vashem, Madame Valérie Rabault députée, Monsieur Jean-Paul Raynal Conseiller Général et Monsieur Denis Ferté Conseiller Régional.

De nombreux petits-enfants et arrière-petits-enfants de la récipiendaire étaient présents.

La famille de Madame Fertig était représentée par son neveu, Monsieur Martin Schapiro et son épouse, et par des cousins venus d'Angleterre et des Etats Unis.

Des Sant-Antoninois, des amis, des témoins, avaient aussi tenu à assister à cette cérémonie.

Monsieur John Frenchmann, réfugié enfant au Bosc avec sa famille, avait saisi l'opportunité de cette cérémonie pour venir des

Etats-Unis témoigner sa gratitude envers l'ensemble du village de Saint Antonin.

Allocution de Madame Yvette Lefebvre-Pellet



le 16 décembre 2012.

Merci à vous, Monsieur le Préfet d'être venu personnellement à cette cérémonie, Madame le Consul de nous honorer de votre présence, Monsieur le Maire de nous recevoir, Monsieur Seifer d'avoir organisé la cérémonie, et à vous tous famille et amis, d'être là aujourd'hui.

Je n'ai jamais su m'exprimer en public et j'ai attendu 85 ans et le mariage d'un de mes petits fils pour commencer. Je suis née à Saint-Antonin dans la rue Droite, j'y ai passé mon enfance, j'y suis revenue plus tard irrégulièrement, mais je n'avais pas imaginé y revenir aujourd'hui pour une cérémonie d'une telle signification.

Pendant les années de guerre Saint-Antonin a vu arriver beaucoup de familles réfugiées, en grande partie juives ; c'est une époque dont j'ai beaucoup de souvenirs qu'il serait trop long de détailler ; je me souviens surtout de la vie difficile de ces familles. Je me souviens de celle que, Martin, vous appelez tante Yetty et qui pour moi restera toujours madame Fertig, avec beaucoup de respect en prononçant ce nom. Madame Fertig portait dignement sa

tristesse, probablement sans illusion sur le sort de son mari ; elle prenait soin de bien élever Annie et ne se plaignait jamais ; lorsque je partais au lycée en pension, elle venait à la maison seconder ma mère, déjà fatiguée par la maladie, dans ses travaux de tous les jours. Je n'ai pas oublié les gâteaux qu'elle nous préparait.

Parfois ma mère me disait simplement « Madame Fertig est venue se cacher quelques nuits, elle a dormi dans la grande salle » ; nous savions ce que cela signifiait. Après son départ en 1945 nous nous sommes écrit ; j'ai beaucoup admiré qu'elle ait réussi à fonder un nouveau foyer après être rentrée en Palestine ; elle m'avait écrit dans un français simple « je me suis mariée avec un bon homme ». Puis un jour, la correspondance a cessé. Je pense toujours à madame Fertig avec émotion.

Mes parents avaient un magasin de chaussures et mon père un atelier de cordonnier. Ma mère, avenante et généreuse, aidait les personnes en difficulté. Madame Wellerstein lui confiait son bébé dans le landau qu'elle gardait au magasin. Madame Askenazy venait aussi la voir avec son petit garçon. Elle était attachée à Madame Fertig et pour l'aider à améliorer ses ressources, elle sollicitait ses connaissances pour lui procurer des petits travaux d'aiguille ; Madame Husson doit s'en souvenir encore. Comme mon frère et ma sœur, plus âgés que moi, étaient instituteurs en région parisienne, et qu'à mon tour j'ai fait des études, personne de la famille n'a repris le magasin ; mon père au moment de sa retraite l'a cédé à son employé et ami, votre mari Irène.

Mes parents menaient la vie des artisans de cette époque ; la boutique était toujours ouverte ; les clients venaient au moment du repas et il était normal de se lever pour les servir.

Pépé et Mémé, comme on disait, sont tous les deux partis bien trop tôt, et plusieurs de leurs petits enfants ne les ont jamais connus.

Savoir qu'ils sont aujourd'hui reconnus m'apporte beaucoup de sérénité.

La vie m'a donné une grande famille ; je suis maintenant mère, tante, grand-mère, arrière-grand-mère de dix enfants. Six de la troisième génération sont là aujourd'hui.

Je vous encourage tous à suivre l'exemple que nous célébrons ici, et aussi à vous rappeler que, ce que des autorités peuvent aveuglément et brutalement exiger, la simple volonté de chacun d'entre nous peut le contourner.

Je vous encourage enfin à avoir une confiance tenace en la possibilité du bien.

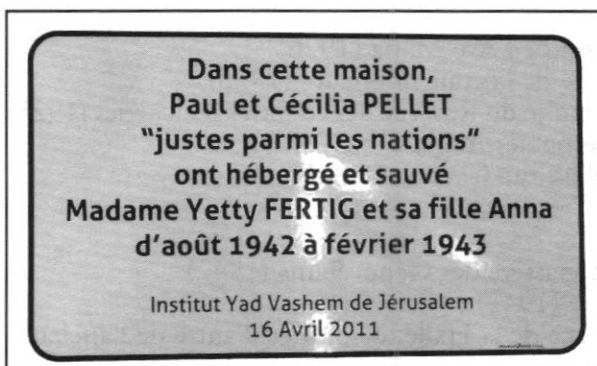
A ma vitesse, habituellement avec mes cannes, je continue à avancer sur le chemin que mes parents ont tracé et j'aime à penser que vous suivez ce chemin.

Je voudrais conclure par une réflexion personnelle.

La période de guerre est maintenant lointaine ; l'histoire de la famille Fertig est revenue dans ma vie il y a 3 ans. Je rêvais de revoir Annie ; elle nous avait malheureusement déjà quittés. Martin, vous nous avez alors demandé de faire cette enquête qui aboutit aujourd'hui.

Au long de ces 3 années je me suis dit que mes parents n'étaient pas des héros pour mériter une distinction ; vous m'avez expliqué

que ce sujet n'était pas celui de l'héroïsme, mais celui de savoir tendre la main à la personne qui, face à l'horreur, est angoissée et atterrée, et qui n'a aucun refuge sauf votre appui, votre



affection et votre engagement. Alors à la question de savoir ce qu'étaient mes parents je vous propose une réponse : ils étaient de ces gens qui ont fait dire à Malraux qu'il y a chez les hommes plus de choses à admirer qu'à déplorer.

Ils faisaient partie de l'humanité, comme d'autres ; ils étaient l'humanité ; en un mot je me dis aujourd'hui qu'ils étaient simplement des gens justes.